
LETTRES ETRANGERES

Lettre de Paris

UN PEINTRE DE L'INTIMITE : M. HENRI LE SIDANER.
A PROPOS DU PRINCE DE LIGNE.

Une exposition de quarante tableaux anciens et récents de M. Henri Le Sidaner aux Galeries Georges Petit, a été une joie d'art pour les délicats.

M. Henri Le Sidaner porte en lui une âme riche de poésie, chargée d'émotion subtile et toute imprégnée de belle lumière et de finesse. Doit-il ce tempérament aux mystérieux atavismes ? Il se peut. Né dans quelque île lointaine, au climat heureux, il a peut-être au tréfonds de lui gardé l'invincible nostalgie des soleils de son enfance. Mais il a vécu aussi à Bruges la nostalgique, il s'est laissé séduire ensuite par les splendeurs illustres de Versailles et la douceur modérée de l'Île de France. Il vit aujourd'hui la plupart de ses journées dans une petite ville du Bray picard, plus morte que quiète qui lui compose un décor approprié où s'allie un glorieux et fier passé au charme mélancolique d'une paix harmonieuse née d'un horizon de forêts.

C'est Gerberoy que je veux dire. Je ne connais pas Gerberoy. Mais il me souvient que l'excellent traducteur de Manuel Galvez, notre ami Gabisto, est un jour revenu enthousiaste de là-bas. Non qu'il ait l'emballément facile, mais il avait été empoigné, comme le sont parfois des gens fort peu lyriques de caractère, par le délice de pittoresque et de douceur du paysage. Que ce soit là un endroit fait à souhait pour le plaisir des yeux, il n'en faut pas douter puisque M. Henri Le Sidaner y a fixé son atelier et sa maison.

Or, c'est précisément cette maison, dans le décor mouvant des heures et des saisons que l'artiste a choisie comme thème principal de la sélection de toiles de sa dernière exposition.

M. Camille Mauclair qui sait si bien mettre en valeur les qualités d'un artiste a préfacé le catalogue. D'une prose ornée de nobles images, il a décrit l'ermitage où s'élabore la symphonie que constitue l'œuvre de Le Sidaner :

« Au cœur du pays, la demeure du peintre, blanche et naïve comme un couvent, est devenue son modèle d'intimiste : sans cesse, il la modifie, l'améliore, l'enjolive de délicates boiseries, de ferronneries, de meubles, de vases que recueille patiemment sa dilection pour la vieille France, et il suffit d'un détail transposé pour créer, dans ce cadre parfait, un nouveau tableau. Le Sidaner a bien des fois peint sa table dans son jardin, au crépuscule avec, au fond, les fenêtres blanches ou les vignes dorées de son logis, jamais cette identité de motifs n'a donné la sensation de la redite. Chaque toile est un temps de sonate et le poème des saisons et des heures se déroule avec leur harmonieuse diversité, du printemps à l'hiver, de l'aube au clair de lune, sous le regard et dans la pensée de l'homme qui les scrute avec un grave et patient amour, avec le don de suggérer tout ce qu'il y avait encore derrière ce qu'on a cru voir, de dématérialiser la réalité apparente, d'aller au profond à travers l'exact. Tout est transfiguré par un art qui se joue des harmoniques successives d'une même couleur, et non des oppositions des diverses couleurs. »

Quand on a lu ces lignes, on soupçonne aisément ce qu'il peut se rencontrer à la fois de complexité dans la technique, de vibrations dans les tonalités, de poésie dans les évocations de ces tableaux qui se nomment : *La Maison aux roses*, *La Maison au soleil*, *La rampe dorée*, *La balustrade au clair de lune*, *La fenêtre aux géraniums*, *La porte du printemps*. Et le long des façades on imagine les enguirlandements de feuillages et de fleurs, l'épanouissement des clairs matins d'été ou le divin enchantement des soirs bleutés de lune.

Dans un tableau de M. Le Sidaner, il semble qu'on entende l'hymne quasi religieux du silence qui s'exprime. On y perçoit, en tout cas, la profonde, l'intense, la magnifique beauté des jeux de la lumière ou de l'ombre diffusées parmi

les tourelles, les pelouses et les jets d'eau. Animateur de l'indécis, il suggère la vie secrète des choses par le miracle d'une technique savante et exclusivement personnelle qui a depuis longtemps dépassé les limites d'un mode d'expression qu'on a pu croire emprunté d'abord à l'impressionnisme. Il n'en a retenu du moins que les qualités essentielles de vibration et de luminosité. Il traduit son rêve de vie intérieure par une prestigieuse transposition de sa pensée, à la façon d'un musicien. Son art raffiné et sa technique patiente placent son œuvre aux confins de la peinture et de la poésie. Comme il avait raison, Henri Duhem, grand artiste et grand écrivain, qui, devant un tableau de Le Sidaner, se souvenait de Max Elskamp. Le peintre magicien des jardins, à sa manière qui n'est pas tellement éloignée de celle du poète, écrit les songeries virginales de l'aube, les méditations pensives du soir : strophes d'une chanson ingénue de tendresse et de confiance à *la louange de la vie*, éternel dimanche et fête sans fin pour les yeux et le cœur. C'est de l'apaisement et de la sérénité rendus sensibles et faits pour la durée.

* * *

Il est question de publier des lettres inédites du Prince de Ligne. Ce serait pour la littérature une bonne aubaine. Cette nouvelle m'a remis en mémoire un article ancien que je me disposais à envoyer en quelque revue du Nord, quand survint la guerre. Qu'on me pardonne d'exhumer ces pages, après un si longtemps, sans y rien changer. Puissent-elles donner à quelques-uns le goût de lire ce grand seigneur. On m'en saura gré.

« La Belgique intellectuelle célèbre, ces jours-ci, le centenaire de la mort du premier par la date de ses vrais écrivains de langue française : le prince Charles-Joseph de Ligne.

C'est à Belœil, dans un décor illustre et poétique de pelouses, de lacs, d'ombrages et de statues dominés par l'élégante et sobre architecture d'une noble demeure, que sera, loué, comme il sied, par des écrivains et des artistes, le soldat, l'essayiste et l'amateur de jardins que fut le feld-maréchal prince de Ligne. Il semble qu'il y aurait ingratitude, de ce côté-ci de la frontière, à ne pas nous associer à ces homma-

ges rendus au talent du premier grand prosateur belge, qui se trouve être par surcroît une des figures représentatives de notre littérature au XVIII^e siècle. Non qu'il occupe une place considérable dans l'histoire de nos lettres. On la lui mesure, au contraire, depuis quelques temps, chez nous, peut-être plus parcimonieusement qu'il ne convient. Cela tient moins du reste à un négligent mépris ou à de l'injustice systématique qu'à la richesse d'une époque française où fourmillent les beaux esprits, les gens d'un mérite intellectuel remarquable et les cerveaux de qualité.

Le Prince de Ligne figure dans les bonnes vieilles anthologies classiques par un fragment, toujours le même, et dont le temps n'a effacé ni les grâces ni la saveur, *le lapin de La Fontaine*. Son nom est ainsi gardé par les mémoires d'un bon nombre de ces gens qui apprirent et récitèrent, au temps de leurs « humanités » le morceau fameux qui commence par ces mots :

« Je m'étais ennuyé longtemps et j'en avais ennuyé bien d'autres. Je voulus aller m'ennuyer tout seul. J'ai une fort belle forêt : j'y allai un jour ou, pour mieux dire, un soir, pour tirer un lapin... »

Le Prince de Ligne pourtant a écrit tant d'autres pages qui mériteraient au moins égale célébrité. Et l'on se demande pourquoi, dans une œuvre qui comprend plus de trente volumes in-8^o de *mélanges militaires, littéraires et sentimentales*, on a tout juste retenu cette page de spicilège. C'est qu'on ne lit plus guère cet auteur. On a bien tort sans doute, mais il en est ainsi. On l'admet de confiance sur des dires déjà anciens. Je pense même qu'on ne l'a jamais beaucoup lu. La preuve en est que, depuis 1794, époque où ses ouvrages parurent pour la première fois, ils n'ont pas une fois été réédités, ni en France, ni en Belgique, autrement que sous forme d'extraits et de morceaux choisis. L'édition en quatre tomes du bibliophile Lacroix ou le choix de M^{me} de Stael, aussi bien que de récentes tentatives, n'ont pas connu d'encouragements succès de librairie.

Qu'est-ce à dire ? Le Prince de Ligne aurait-il, sur sa foi de quelques fantaisies bien venues, une renommée d'écrivain surfaite ?... Autrement pensent ceux-là qui ont pratiqué ses mélanges, tout le fatras écarté. Quel est donc le « gros pro-

ducteur » intellectuel chez lequel il n'est pas besoin de faire un triage ? Victor Hugo, lui-même...

Les mélanges du prince de Ligne sont encore la meilleure source biographique et la mieux informée, nullement sujette à caution d'ailleurs, sur l'homme et son temps. On y découvre un conteur délicieux et un moraliste mondain au solide jugement vif et primesautier aventure plus rare, chez les auteurs de mémoires, un personnage point fardé, véridique et sincère.

Né à Bruxelles en 1734, alors que les Pays-Bas se trouvaient être sous la domination austro-espagnole, Charles-Joseph de Ligne entra de bonne heure au service de l'Autriche. Il prit part à la guerre de sept ans et à la guerre de la succession de Bavière et n'ambitionna d'abord d'autre gloire à conquérir que celle des armes. En maintes rencontres il s'était distingué. A dire vrai, nous sommes devenus assez indifférents aux actions guerrières, même lorsqu'elles comportaient, comme chez le prince de Ligne, quelque risque et une manière d'héroïsme réfléchi et du reste assez mal récompensé. Le galant homme qu'il fut, amoureux de plaisirs raffinés et de fêtes sentimentales et brillantes, intéresse aujourd'hui bien davantage.

C'est le lot de la plupart des grands Seigneurs du XVIII^e siècle d'avoir eu des goûts voluptueux, une nature fine et ardemment éprise de toutes les jouissances de la vie. Nul ne semble avoir mieux que le prince de Ligne, réuni les qualités et les défauts de son époque.

Il a mené l'existence la plus folle, la plus fastueusement dissipée de viveur spirituel et optimiste. Cela jusqu'à s'y ruiner. Toutes les capitales européennes ont connu la magnificence et les extravagances de celui qui fut aimé par la marquise de Coigny, la duchesse de Bouillon, la marquise de Prié sans se priver, s'entend, de tendresses moins haut placées : jolies danseuses de Paris ou de Vienne, Anglaises sentimentales, voire par contraste, des sauvageonnes de la Baltique. Il a distribué partout un peu de son cœur cosmopolite.

« Quelle belle existence était la mienne, confie-t-il, quelque part. » On le croit aisément, si l'on songe qu'il a été, tour à tour, ou ensemble, le favori de Joseph II, de Louis XV, l'ami de Catherine II, de la malheureuse Marie-Antoinette, et qu'il a parcouru l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, en quête d'aventures, qu'il a été l'hôte choyé des cours, avant de

devenir, revenu de ces périples, le philosophe un peu désabusé, mais sans amertume, de Belœil, ce Versailles reproduit en plein Hainaut patrial.

Dès lors, quelle richesses de souvenirs et quelles évocations sous la plume de cet écrivain et quels regards profonds sur la vie, quelle psychologie des hommes et des choses ! Tout cela suffirait à peine cependant, malgré le talent de celui qui se raconte, à motiver un enthousiasme revalescent. Tant d'hommes ont écrit ce que leurs yeux ont vu qui ne savent nous intéresser parce qu'ils regardent par le petit côté de la lunette et retrécissent tout à leur niveau.

Mais le Prince de Ligne est un magnifique exemplaire de la culture française. Il est supérieurement représentatif de la prédominance spirituelle de nos mœurs, de nos idées et de nos goûts, au XVIII^e siècle, sur toute l'Europe civilisée. L'empreinte française est sur sa vie et son œuvre.

Un ancien jésuite, professeur à Louis le Grand, l'avait formé à l'amour de notre langue. Le prince de Ligne a dit combien il était redevable à ce M. de la Porte, qui demeura son précepteur jusqu'à la veille du mariage de cet élève aimé pour sa compréhension. Il lui a communiqué « cette fleur d'humanité, de littérature, d'urbanité qui fait le charme de la vie. Celui qu'il nomme « le divin » Montaigne, La Bruyère, La Rochefoucault, Molière, Boileau, La Fontaine, Buffon, Voltaire, Montesquieu et Rousseau furent de ses auteurs favoris. Toute la nonchalance subtile et tout l'esprit d'une race ne sont-ils pas là inclus ?

La société de Beaumarchais de Ducis, de Crébillon le fils, du chevalier de Boufflers et de Dorat complétèrent, plus tard, à Versailles, une si heureuse formation littéraire. Il apprit de ces maîtres la grâce enjouée la suprême politesse, la distinction sensuelle qui sont les caractéristiques des premiers esprits du XVIII^e siècle.

Le prince de Ligne cultivait l'art délicat de la conversation avec autant d'agrément et de charme que l'art des jardins qui lui tenait fort au cœur. Elle est du prince de Ligne cette parole qui en dit long sur ses sympathies et ses amitiés : « On ne rit déceimment qu'en français ».

D'entre tant d'étrangers qui, au XVIII^e siècle, se piquèrent de bien parler et de bien écrire notre langue, nul ne l'a fait

mieux que cet amateur, parce qu'il était tout pénétré de ce charme essentiel et de cette légèreté souriante de l'intelligence, qui est comme la mousse pétillante et blonde couronnant un vin d'or dans une coupe levée, à l'heure des toasts éloquents, dans une compagnie d'honnêtes gens. Conteur exquis et narquois, il a cultivé les dons du style le plus pittoresque et le plus savoureux. On y pourrait prendre aujourd'hui d'utiles leçons.

LÉON BOCQUET.



Les Arts à Paris

LE SALON DES INDEPENDANTS

Il me faut signaler d'abord l'écueil où de nombreux artistes se heurtent en ce salon. Le réalisme, tel que l'entend notre époque, ne doit pas amener ces exagérations de platitude, de trivialisme qui sont, en art, le résultat de toute tendance purement matérialiste. La réalité, dont nous avons besoin de retrouver la saine atmosphère, après celle des poudres et des fumées, après la griserie guerrière, la réalité ne s'accommode pas vulgairement des seules choses terre à terre ; il ne suffit pas qu'une chose soit réelle pour qu'elle soit vraie et surtout pour qu'elle justifie sa représentation artiste. N'oublions pas que le véritable peintre ne saurait qu'interpréter la nature, et que, pour être un observateur perspicace, il ne doit pas oublier que son imagination tient une part dans l'effort. Un artiste ne peut se borner à copier la réalité, ce qu'il doit est : créer des réalités. Ainsi ce réalisme qui semble à certains leur apparaître tout simple en réaction aux théories alambiquées